

COLLECTION DIASPORALES

...parce que toute authenticité est un exil.

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytounsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,
UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Houri Varjabédian,
NOS TERRES D'ENFANCE, L'ARMÉNIE DES SOUVENIRS

Henri Aram Haïrabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, MÉMOIRES CULINAIRES DU BOSPHORE

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Chavarche Missakian, FACE À L'INNOMMABLE, AVRIL 1915

Téotig, MÉMORIAL DU 24 AVRIL

Hamasdegh, LE CAVALIER BLANC

Vahé Oshagan, ONCTION

Aram Pachyan, AU REVOIR, PIAF

Vahé Berberian, AU NOM DU PÈRE ET DU FILS

ZAREH VORPOUNI

Le Candidat

Roman traduit de l'arménien et présenté

*par
Marc Nichanian*

Parenthèses

TITRE ORIGINAL : *Թեկնածու*, Beyrouth, 1967.

COPYRIGHT © 1967, 2021, SUCCESSION EUKSUZIAN-HERR.

COPYRIGHT © 2021, ÉDITIONS PARENTHÈSES POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-375-4 / ISSN 1626-2344

Zareh Vorpouni, une des figures majeures de la littérature arménienne, est né sous le nom de Zareh Euksuzian le 24 mai 1902 à Ordou, une ville située sur la rive sud-est de la mer Noire. Son père, Mardiros, agent de la Compagnie Paquet, et négociant en noisettes de la région, est tué en déportation pendant le génocide des Arméniens en 1915 ; sa mère, Araxie, récupère les enfants adoptés un temps par une famille turque, survit difficilement et réussit finalement à se réfugier en Crimée, à Sébastopol, où le jeune Zareh devient apprenti chez un cordonnier. À la fin de la guerre et suite aux troubles de la révolution bolchevique, la famille se retrouve à Constantinople, où le jeune homme fréquente le célèbre collège Berbérian de 1919 à 1922. Ses poèmes de jeunesse sont remarquables, en particulier par le poète Vahan Tékéyan, grâce à qui ses premières œuvres sont publiées dans le journal *Joghovourti Tzayne*, déjà signées de son nom de plume Zareh Vorpouni.

Les troubles et les massacres renouvelés des forces kémalistes avant la fondation de la République turque les poussent à chercher un nouveau refuge. Vorpouni et sa famille embarquent pour la France en août 1922, s'installent à Marseille, où il va exercer tous les métiers, notamment marchand d'œufs... En 1924, le futur écrivain part pour Paris. La même année, il publie avec un autre jeune écrivain, Bédros Zaroyan (1903-1986) le périodique littéraire *Nor Havadk*. Dès ses débuts en France, il a été un passionné de cinéma, un lecteur averse qui se familiarise avec les courants intellectuels européens et les œuvres majeures de la littérature française. Il s'inscrit au Parti communiste français en 1924 ; il en sera exclu en 1937 pour avoir défendu des trotskistes.

Vorpouni, qui commence à publier des nouvelles et des essais dans la presse franco-arménienne, conçoit bientôt un cycle de romans sous le titre générique *Les persécutés* [*Հալածուածները*]. Le premier volume, *La Tentative* [*Փորձը*], sera publié en 1929 ; dans ce texte il dépeint la vie difficile d'une famille d'immigrés arméniens transplantée à Marseille.

Le romancier entre dans le groupe « Menk » [Nous], qui comprend un certain nombre de jeunes intellectuels, pour la plupart des survivants du génocide, qui veulent parvenir à un renouveau de la littérature arménienne en reflétant la détresse sociale, culturelle

et psychologique subie par la diaspora nouvellement formée et les périls de la perte d'identité. Ils publient la revue *Menk* de 1931-1932, puis se dispersent.

Vorpouni s'installe à Strasbourg de 1930 à 1937 où il se marie avec une Alsacienne, Élisabeth Herr. À son retour à Paris, il coédite avec Zaroyan une autre revue éphémère, *Loussapats* (1938-1939), tout en collaborant à de nombreux journaux et périodiques. Son volume de nouvelles, *Chambre à louer* [Վարձու սենյակ] de 1939 paraît plus tard en 1945 (dont la nouvelle éponyme, augmentée, deviendra le cinquième volume de la série). En 1939, comme tous les réfugiés, il est appelé sous les drapeaux et envoyé sur les fronts de l'est ; capturé par les Allemands, il sera prisonnier dans un camp à Magdebourg jusqu'en 1945.

Après la guerre, il est invité à participer au deuxième Congrès des écrivains arméniens soviétiques à Erevan en 1947. Il publie ses impressions l'année suivante dans un volume, *Vers le pays* [Դէպի երկիր] (1947). Il revient à la littérature avec un nouveau recueil de nouvelles, *Jours pluvieux* [Սնձրեւուն օրեր] (1958), qui sera suivi d'un autre recueil, *Koharig et autres nouvelles* [Գոհարիկ եւ ուրիշ պատմական պոեմներ] publié à Beyrouth en 1966. Il explore les caractéristiques psychologiques de ses personnages et la désintégration de l'identité : le traumatisme du génocide ressort immanquablement à travers chacun de ces récits.

Dans les années soixante, Vorpouni reprend son grand projet de roman au terme d'une longue interruption. Après *Et l'homme fut* [Եւ եղև մարդ] (1964), indépendant de son cycle de romans, il écrit et publie trois romans du cycle *Les persécutés* en l'espace de sept ans, trente-cinq ans après le premier volume : *Le Candidat* [Թեկնածու] (1967), *Asphalte* [Ասֆալտ] (1972) et *Un jour ordinaire* [Մի օր սովորական] (1974). Deux des trois derniers romans de la série *Les persécutés* ont été publiés à titre posthume, dont *Car telle est ta puissance* [Զի գո է կարողութիւն] en 1982 dans la revue *Gam*, tandis que le septième volume reste inédit.

Zareh Vorpouni est décédé le 1^{er} décembre 1980 à Bagneux, en banlieue parisienne.

PRÉFACE

par Marc Nichanian

Le livre de Zareh Vorpouni paru en 1967 à Beyrouth, *Le Candidat*, porte un double exergue, l'un tiré des Évangiles, l'autre d'un livre de Paul Claudel, *L'Oiseau noir dans le soleil levant*. Les deux exergues parlent d'un même crime, celui qui consiste à « souiller le cœur des enfants ». Il faudra s'en souvenir sans doute, à la lecture de ce récit que nous offrons ici en traduction française.

Le Candidat [Թեկնածու] est l'un des romans les plus représentatifs de la diaspora arménienne, et sans doute celui qui permet le mieux d'appréhender la figure du survivant, cette figure si particulière qui hante les imaginations dans l'après-coup sans fin de la Catastrophe tel qu'il a été reçu — et tel qu'il n'a pas été nommé — par la victime et toutes les générations ultérieures. C'est l'un des plus représentatifs, mais c'est certainement aussi le plus vrai, le plus impressionnant, celui que l'auteur a écrit à force de sueur et de sang, pourrait-on dire. Il lui a fallu en effet presque quarante ans pour l'écrire. Le temps du deuil, peut-être. Mais quarante ans de silence (et donc d'impuissance) romanesque, c'était considérable. *Le Candidat* n'était après tout que le second volet d'une série, *Les Persécutés*, dont le premier volume avait paru en 1929 à Marseille. Entre-temps, pour rompre en lui-même le silence du roman, qui était aussi le silence du deuil, celui dont il était le porteur bien malgré lui, Vorpouni avait fait paraître en 1964 à Paris un roman, *Et l'homme fut*, qui avait été salué dès sa parution comme le signe d'un renouvellement du

genre romanesque jusqu'alors pratiqué dans la diaspora de langue arménienne. Avec *Et l'homme fut*, Vorpouni avait rassemblé ses forces, il avait placé côte à côte au cimetière la « mère » et l'« étrangère », ces données brutes dont le charme n'avait jamais été rompu dans l'esprit et la culture des survivants de l'événement catastrophique, il avait écrit la loi mathématique de leur domination conjuguée et réciproque sur la psyché arménienne qu'il connaissait, il avait aussi annoncé la venue d'un homme nouveau en diaspora, lavé de ces contradictions et de ces complaisances, délivré de la tache pourtant indélébile du passé récent, prêt à accepter l'étranger tout d'abord en lui-même. Néanmoins, la série romanesque demeurait dans les limbes. Il fallait à Vorpouni retourner au projet initial pour affronter enfin l'obstacle contre lequel il avait buté obstinément pendant toutes ces années de silence. Au fond, pourquoi avait-il projeté d'écrire une série de romans dans sa jeunesse ? Bien sûr, il avait en tête le modèle de Proust, modèle déjà mythique pour un romancier en herbe. Mais, au bout du compte, il n'y a pas grand rapport entre Vorpouni et l'auteur de *À la Recherche du temps perdu*. Les romans de Vorpouni ont une dimension psychanalytique très prononcée. Et leur relation au temps perdu ou retrouvé est entièrement conditionnée par la nature de l'événement catastrophique. Ils effectuent un travail difficile et peu apparent au premier abord pour démontrer que la temporalité de l'événement catastrophique se situe au-delà du temps historique, et donc, naturellement, du pouvoir des historiens, qu'il en est indépendant, ou qu'il veut s'en libérer.

Pourquoi ce projet juvénile d'une série romanesque ? La question se retourne facilement. Comment, en effet, aurions-nous su que le temps du deuil et le temps du pardon nous avaient été retirés à jamais, oui, comment l'aurions-nous su, si cette faillite n'avait pas été inscrite dans une écriture, dans une œuvre ? Et pour qu'elle s'inscrive, il fallait sans doute le temps long de la série romanesque en gestation. Le projet d'une série romanesque suppose une alliance

passée avec le temps, dans l'espoir que le tout, un jour, aura un sens, donc dans l'attente que le tour et le retour de la Catastrophe coïncident avec le temps du pardon.

Notre lecture de la série romanesque poursuit ce que j'appellerai une « phénoménologie du survivant ». Vorpouni ne pouvait pas savoir dès le début que cette phénoménologie romanesque du survivant était le nœud de son entreprise, que c'était ce qu'il attendait de lui-même en tant que romancier, ou bien que c'était là que le roman voulait le conduire, ce que le roman attendait de lui. Le survivant exigeait une série romanesque. Nous allons voir comment tout cela fonctionne à travers ce roman particulier de la série, *Le Candidat*. Le survivant, alors, qui est-il ? Il faut le comprendre d'abord comme le témoin mort. Mais il faut aussi le comprendre comme celui qui a été privé du temps du pardon. Pour pardonner, de toute façon, il faudrait être capable de reconnaître ce qu'il y a à pardonner. Le survivant, comme témoin mort, en est parfaitement incapable. Le bourreau génocidaire, en tuant le témoin dans la victime, en le rendant inapte au deuil, l'a aussi rendu inapte au pardon. C'est ainsi qu'il l'a retiré une fois pour toutes de l'humanité. Comment pourrais-je pardonner l'acte même qui m'a rendu inapte au pardon ?

J'ai dit : une phénoménologie du survivant, dans laquelle celui qui parle, celui qui écrit et décrit, celui qui dicte ce qu'il y a à écrire, c'est le témoin mort. Et puisque tout ceci va se passer dans un roman, c'est le témoin mort qui va justifier le roman comme contexte, comme chambre d'écho et instrument de réception. C'est lui qui va être le candidat du roman et le candidat au roman. L'injonction d'écrire (qui n'est surtout pas l'injonction de raconter) va venir du témoin mort, elle va constituer son héritage, le seul héritage qu'il est capable de nous léguer. En même temps, puisqu'au beau milieu de ce roman qui s'appelle *Le Candidat*, il y a un témoignage, un témoignage de survivant, évidemment un témoignage littéraire, c'est l'acte

même de « témoigner » qui va être mis à caution, devenir un objet d'interrogation, qui va nous obliger à répéter une question que nous avons posée en mille autres occasions : de quoi donc témoignent tous les récits « réels » (ceux qui ne sont pas des témoignages littéraires), tous ces récits que nous appelons des témoignages, où les survivants racontent leurs périples, leurs odyssées, leurs souffrances, la mort de leurs proches, leurs retours angoissés ? De quoi témoignent tous ces témoignages qui ne proviennent pas, semble-t-il, du témoin mort ? Ils ne proviennent pas du témoin mort, puisqu'ils prétendent témoigner. Ce serait donc encore possible. De quoi témoignent-ils, c'est-à-dire : que font-ils au juste ? À quoi servent-ils ? À quelle injonction secrète répondent-ils ? Avec ce témoignage d'un survivant placé au beau milieu d'un roman, pour la première fois, Vorpouni s'interrogeait sur la relation intime et conflictuelle entre le récit romanesque et le récit testimonial. Il s'interrogeait sur elle de l'intérieur de la littérature, et donc sans questions superflues.



Le Candidat est un roman écrit largement à la troisième personne, dont le narrateur apparent s'appelle Minas, comme dans les autres volumes de la série des *Persécutés*, ce même Minas qui, à la fin du roman de 1929, *La Tentative* [Փորձը], avait fui Marseille, en laissant derrière lui sur le plancher de sa cuisine le cadavre de sa mère. De manière fragmentée, au prix de constantes fêlures temporelles dans le récit, le roman (dont l'action est supposée se passer en 1927) raconte maintenant la rencontre de Minas avec un autre jeune Arménien, Vahakn, dans les rues de Paris, à la terrasse d'un café, l'amitié qui les lie, leur vie commune pendant deux ans dans une chambre d'hôtel moisie, leurs conversations avec un jeune homme turc venu étudier à Paris, le meurtre du jeune homme turc par Vahakn et, un mois plus tard, le suicide de ce dernier. Le roman commence tout de suite après le suicide, par une lettre que Minas écrit à Archalouys, la « fiancée »

de Vahakn pour lui annoncer la mort de ce dernier, lettre écrite avec d'innombrables précautions pour qu'Archalouys (qui était en réalité la femme de Vahakn, comme Minas l'apprend plus tard) ne se berce pas d'espoirs et ne se lie pas à Minas lui-même. Le roman raconte aussi l'apprentissage sexuel de Minas avec sa patronne, Hortense, comme un thème secondaire. Au centre du roman se trouve la lettre écrite par Vahakn et adressée à Minas pour expliquer les circonstances et les raisons de son double geste (le meurtre qu'il a commis et son suicide). Bien entendu, c'est cette lettre qui constitue le noyau du roman, puisque c'est elle qui donne naissance au récit du narrateur. On peut la lire comme le récit d'un survivant, un récit de survivant parmi des milliers d'autres. Mais celui-ci est le seul récit de survivant qui se situe au centre d'un roman. Au-delà du contenu proprement dit de ce récit, il importe de s'interroger sur le statut de ce récit à l'intérieur du roman, c'est-à-dire à première vue à l'intérieur de cet autre récit qu'offre le narrateur, Minas, à propos de la production de ce récit princeps, celui de Vahakn. Mais la structure explicite du roman nous oblige aussi, et en même temps, à nous occuper du statut du témoignage en général, et non seulement dans ce roman. Voilà qui est unique dans la littérature de langue arménienne, et peut-être au-delà.

M. N.

¹ Pour une étude plus approfondie de l'œuvre de Zareh Vorpouni voir les pages que lui a consacrées Krikor Beledian dans *Cinquante de littérature arménienne en France, 1922-1972* (CNRS, 2001). Pour une analyse complète du roman *Le Candidat*, voir Marc Nichanian, « Le témoignage, le sacrifice et le pardon : *Le Candidat* de Zareh Vorpouni », in *Le Génocide des Arméniens* (Armand Colin, 2015), p. 276-306.

LE CANDIDAT

« Malheur à qui scandalise les enfants ! »

L'ÉVANGILE

« C'est pourquoi il n'y a pas de crime plus horrible
que de souiller le cœur des enfants. »

PAUL CLAUDEL (*L'oiseau noir dans le soleil levant*)

Chère Mademoiselle Archalouys,

Vahakn est mort.

Oui, Vahakn vient de mourir. Aujourd'hui même, la voiture de police a transporté le corps à la morgue. La morgue le transmettra à son tour à la faculté de médecine, si personne n'intervient dans les deux jours pour réclamer le corps. L'Église n'a pas voulu s'en occuper, en prétextant qu'il s'était suicidé. Ah oui, j'ai oublié de vous dire qu'il s'était suicidé. Hier, quand je suis entré dans la chambre à mon retour du travail, je l'ai trouvé étendu par terre. J'ai d'abord cru qu'il lisait le journal couché de tout son long, parce qu'il était entouré de journaux, et puis j'ai vu la mare de sang refroidi. Il s'était coupé les veines du poignet gauche avec un rasoir et il avait posé son bras sur cette couche de journaux. Et puis il avait attendu la mort patiemment, si j'en crois l'expression que j'ai lue sur son visage, celle de quelqu'un qui avait enfin trouvé la paix.

Voici, chère Mademoiselle, j'ai fait mon devoir, c'est du moins ce que je crois, car ces derniers jours Vahakn ne cessait pas de parler de vous, et je comprends seulement maintenant que c'était une sorte de recommandation qu'il m'adressait indirectement.

Je vous prie d'accepter, Mademoiselle, mes plus sincères condoléances.

MINAS YERAZIAN

Paris, le 24 avril 1927

P.S. Vous trouverez mon adresse au dos de l'enveloppe.

« Voilà une bonne chose de faite », se dit-il en glissant l'enveloppe dans la boîte aux lettres. Quel soulagement, en effet ! Il s'était débarrassé d'un lourd fardeau. Toute la nuit, il s'était creusé la tête pour décider du ton qu'il allait adopter dans la lettre, et maintenant il n'était pas mécontent de ce style télégraphique. De cette façon, la lettre avait acquis un aspect officiel, comme une nouvelle communiquée par les autorités militaires : « Soldat Untel, mort pour la patrie ; soldat Untel, disparu ». Oui, mais il avait laissé encore trop de place aux sentiments, malgré toute la neutralité voulue de la lettre ; il avait réussi à mettre la force de l'émotion sous le boisseau, il n'avait pas pu la supprimer entièrement. Si on la comparait avec les premiers essais, d'accord, la lettre était passablement élaguée. En plus, largement raccourcie. Et pourtant il lui semblait qu'elle appelait en quelque sorte une réponse, alors même qu'il avait passé la nuit à chercher un moyen pour éviter justement cela, dans cette même chambre où le souvenir du défunt était encore tout frais, presque brûlant, comme s'il était toujours là, présent, couché sur le plancher, d'où il lui adressait des injonctions en provenance de l'au-delà. Comme si c'était lui qui tenait la plume, qui lui faisait dessiner les mots sur le papier à sa façon, avec cette obstination qui n'est propre qu'aux morts. Il avait fallu qu'il s'y reprenne à de multiples reprises, et les essais rejetés s'étaient accumulés sur le sol. C'est alors qu'il était sorti de la chambre, qu'il s'était rendu ici, dans un café du quartier des Halles, où il avait enfin trouvé un répit, à l'abri des interventions intempestives du défunt. Le marché était déjà en pleine activité. Les entrées et sorties des vendeurs et des acheteurs faisaient un boucan du diable derrière lui et, avec toute la lumière qui inondait l'espace, la présence insistante du disparu devenait impossible, transformée désormais en un écho lointain et majestueux. C'est ainsi qu'il avait pu terminer la lettre. Tout de suite, il avait couru la mettre à la poste. Et c'est là qu'il s'était dit : « Voilà une bonne chose de faite ». Il était soulagé, il s'était débarrassé des morsures du

souvenir. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il s'immobilisa. Il voulut revenir en arrière, reprendre la lettre en main. C'était trop tard. Bon, c'était trop tard pour récupérer la lettre, mais bien trop tôt pour se rendre au travail. L'horloge sur la façade de l'église Saint-Eustache venait juste de sonner cinq heures, au prix de longues modulations qui ressemblaient aux appels à l'aide d'un bateau perdu dans la brume, un froid matin d'automne, là-bas, au large sur la mer. Son travail commençait à six heures. Il ne lui fallait pas plus d'un quart d'heure pour arriver sur les Boulevards. Il se dérouta. Il passa à travers les monceaux de marchandises qui encombraient les rues et les places, tout en humant l'odeur des fruits et des légumes, fondue dans l'air ambiant. Près du Louvre, il obliqua une fois de plus, pour parvenir à cette longue allée d'arbres qui borde le fleuve, par laquelle dévalaient dans un tohu-bohu pas possible tous ces camions gros comme des navires en provenance du sud, qui apportaient à la capitale les fruits de cette fin d'automne, couverts de poussière. De là, il se rendrait dans le jardin des Tuileries, il passerait devant la Comédie française, il marcherait tout le long du boulevard de l'Opéra. Une fois parvenu à l'Opéra, les journaux du matin seraient déjà arrivés. Il en prendrait un, puis, tout en lisant, il marcherait vers son lieu de travail, en profitant de l'éclairage public, et il serait à pied d'œuvre à six heures tapantes. La marche entravait au moins les pensées qui se pressaient dans les espaces de son cerveau, comme des visiteurs indésirables. Depuis ce qui s'était passé avec Vahakn, il n'arrivait plus à leur mettre le holà. Son cerveau avait un instant cessé de fonctionner. Mais maintenant qu'il avait jeté la lettre à la poste, il ouvrait à nouveau ses portes toutes grandes, et les pensées s'y engouffraient pêle-mêle. Il s'arrêta et prit appui sur le muret en bordure du fleuve. Les eaux de la Seine étaient enflées. Un léger murmure parvenait à son oreille à travers les airs. Il ressentit sur son visage la fraîcheur en provenance de l'eau et il lui sembla qu'il venait juste de se réveiller. De toute la nuit, il n'avait pas

fermé l'œil. Le manque de sommeil avait engourdi son esprit. Son attention fut attirée par le bruit d'un moteur sur la surface du fleuve couleur de plomb. C'était une péniche qui s'approchait du pont, qui avait abaissé sa cheminée et qui s'apprêtait à passer sous l'arche comme lorsqu'on baisse la tête pour passer sous des branchages. Il ressentait un plaisir d'enfant bourgeonner sous sa poitrine, en regardant ce bateau qui se dirigeait vers l'île, qui allait emprunter le bras gauche du fleuve, qui allait vers Notre-Dame, puis Asnières et plus loin encore, jusqu'à Melun, et peut-être des pays étrangers, en passant par les fleuves et par les canaux. Le bruit venant du fleuve s'estompa et les eaux qui s'étaient ouvertes sur le passage du navire se refermèrent derrière lui, se cicatrisèrent, et reprirent leur murmure secret que le vacarme de la ville ferait disparaître tout à l'heure. Minas se remua. Il lui fallait raccourcir le chemin s'il voulait se livrer ainsi à l'attrait des eaux aurorales.

Il reprit sa marche à pas rapides pour rattraper le temps perdu, peut-être aussi pour ne pas sentir le passage du temps, et il se mit à relire mentalement la lettre qu'il venait de mettre à la poste. Il avait tellement réfléchi, il s'était tellement torturé la cervelle pendant toute la nuit, que la lettre était entièrement gravée dans son esprit. Mais là, il accrocha dès la première ligne. Comment cela ? Comment avait-il pu commettre une pareille bévue ? « Je n'arrive pas à y croire », dit-il en se frappant le front, « Minas, tu es devenu fou, tu ne te rends pas compte ; comment tu vas t'en sortir maintenant ? » Il savait que l'on pouvait toujours aller à la poste et retirer une lettre, mais le temps qu'il sorte du boulot, la lettre aurait déjà fait la moitié du chemin. Il était bien embêté, le cœur lourd, il savait qu'il venait de commettre une grave erreur, et qu'il ne pourrait plus la corriger. Il commença à courir derrière le train qui emportait la lettre. Il n'y avait pas d'autre issue. Le train fonçait à toute allure, envoyait sa fumée dans les airs, déchirait l'espace, l'engloutissait par morceaux, hennissait comme mille chevaux réunis dans un seul attelage. L'air vibrait autour de lui, épouvanté

par sa ruée. Il reprit son souffle. Il se calma. Le train s'était rangé le long des quais de la gare de Dijon, comme une armée faite prisonnière, et soufflait par bouffées, comme s'il lui était interdit de souffler. Et puis il reprit sa route, alors même que Minas l'avait rejoint. Et maintenant il fonçait à une vitesse folle, on eût dit que c'était jour de fête, il batifolait, il riait, il s'amusait de ce fou qui avait eu l'audace de croire qu'il pourrait rivaliser avec lui.

Quand il vit autour de lui les jardins des Tuileries, il lui sembla s'éveiller d'un mauvais rêve. Il avait les épaules pendantes, comme un garçon qui vient de prendre une bonne raclée. Il sentait qu'il s'était jeté dans un piège. Dès le premier mot, il donnait à cette fille l'occasion de lui mettre le grappin dessus. Et pourquoi ne le ferait-elle pas ? De quoi aurait-elle peur ? Maintenant qu'elle avait perdu l'homme qu'elle aimait, est-ce que ce n'était pas le copain de cet homme qui se dressait devant elle, les bras ouverts et qui lui disait « chère mademoiselle Archalouys ». Cela ressemblait vraiment à un appel. À une invitation. Vahakn est parti, mais ne vous en faites donc pas, moi je suis ici. « Chère mademoiselle », comme il l'avait écrit initialement, là c'était parfait. Il n'y avait aucun danger dans ces mots, mais pourquoi diable avait-il fallu qu'il ajoute le prénom, « Chère mademoiselle Archalouys » ? La première tournure, en elle-même, était suffisamment neutre, froide, elle prenait ses distances. D'ailleurs c'est la formule qu'il avait utilisée, heureusement, dans le dernier paragraphe, « chère mademoiselle ». Le prénom mettait tout sens dessus dessous, c'est lui qui, à « chère », à cet adjectif tout ce qu'il y a de plus officiel, ajoutait une intimité, une inclusion, comme si lui-même se l'appropriait, comme s'il disait « mon Archalouys », « mon Aurore ». Comment avait-il pu ne pas se rendre compte que l'ajout du prénom introduisait une intimité troublante dans la phrase, alors même qu'il avait tout calculé justement pour ne pas tomber dans ce travers ?

Comme si le prénom sur l'enveloppe n'était pas suffisant, Mademoiselle Archalouys Aghvorikian, Usine de papier, Lancey, Isère. Dans une lettre officielle, on n'écrit pas le prénom. Sinon, cela indique une proximité, et ça peut même être désobligeant. N'est-ce pas pour cette raison que l'on inscrit le prénom, le nom et l'adresse tout en haut, du côté droit, juste en dessous de la date ? Quant à la lettre elle-même, on commence par « Monsieur » ou « Mademoiselle ». Tout au plus ajoute-t-on « chère », « cher », ou bien « très honorée ». Et soudain il se mit à pouffer sous sa barbe. Il ne comprit pas pourquoi il riait. Il savait seulement que c'était signe de bonne humeur. Tout au dedans de lui-même, quelqu'un respirait librement. Ce quelqu'un se moquait de lui en récitant à haute voix l'idiotie qui s'était introduite dans la lettre, — non, pas à haute voix, juste au dedans, il ne manquait plus que ça, qu'il se mette à hurler, même si la rue était vide à cette heure matinale.

De temps en temps, une femme ou un homme le croisait, en faisant retentir le pavé sous ses talons. La rue alors s'éveillait un instant en sursaut, comme un chien de garde qui ouvre et qui ferme l'œil alternativement, et puis elle se replongeait dans son sommeil ; trop tôt pour se réveiller vraiment. Tous les passants, ou presque, étaient des garçons de café, des agents de nettoyage dans les banques alentour ou les bureaux des grandes administrations, et ils n'avaient pas le temps de s'occuper des gloussements intempestifs de Minas. Ils glissaient dans l'obscurité comme des ombres, presque irréels, tandis que son rire s'enroulait effrontément autour de leurs bruits de pas, grimpaux aux arbres du boulevard et se heurtait aux murs des bâtiments, d'où lui revenait son écho, insistant ensuite autour de ses oreilles. Ce prénom, tellement indésirable, encouragé maintenant par toutes sortes d'associations d'idées, se nourrissant d'elles, gonflait à vue d'œil et lui, Minas Yerazian, était devenu son habitant violenté. Bien sûr, Archalouys, c'était un beau prénom. Oui, un beau prénom. Il fallait bien se l'avouer, c'était un beau prénom, impossible de

le nier, et c'était sans doute pour cela qu'il s'était imposé sous la plume de Minas. À sa plume, non pas à lui. Il fallait tenir compte de ce point important, car c'est ce qui allait lui permettre de ne pas se sentir concerné. La faute revenait à la plume, voilà tout. Mais là n'était pas la question. Où était-elle, alors, la question ? Eh bien, elle tenait dans le fait que le prénom et tout le halo qui s'était créé autour de lui exerçaient sur Minas une attraction secrète et l'obligeaient en conséquence à se défendre contre le rire que les passants croyaient être celui d'un insensé. Alors même qu'il avait bien un sens, ce rire : par son action souterraine et têtue, il visait en douce à poignarder l'attraction que donc il éprouvait. Et la moquerie s'alimentait d'elle-même, elle gonflait à vue d'œil, animée du désir fou de rejeter ce prénom au-dehors, mais le mot était têtue, tout simple, enrobé dans sa beauté « aurorale », et la moquerie était impuissante contre lui. Et puis soudain le rire s'éteignit. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? C'est vrai, dans la vie, parfois, c'est le contraire qui se produit, par une sorte de loi de compensation. Aghvorikian, cela ne veut pas dire que la personne qui porte ce nom est jolie, *aghvor* ou *aghvorik*. Il connaissait une Française, madame Lebœuf, qui était jolie comme une biche, qui avait un sourire vraiment auroral, autour de ses lèvres minces et rougeoyantes. Il connaissait aussi un maître d'hôtel, dans l'une des maisons où il avait travaillé, monsieur Lechat, qui aboyait toute la journée comme un chien.

Et si par hasard ce n'était pas le cas, si la personne en question était une Arménienne aux yeux de jais ou de feu ? Qui sait ? Chez les Arméniens, il se pouvait qu'il se produise le contraire de ce qui se passait chez les Français. Vahakn avait du goût quand même. Il ne supportait pas la laideur, sa vie en était la preuve. Sa vie qui n'avait été qu'une impossible cohabitation avec la laideur. C'est là-dessus que le cœur de Minas sursauta à nouveau. Nicole lui était venue à l'esprit. Nicole qui était l'objet de son adoration. Le rêve qu'il nourrissait dans son cerveau, qui le faisait courir à sa